

Entretien avec le producteur Georges Schoucair

Quel est l'état du cinéma libanais ? y a-t-il un renouveau et une amélioration de la qualité des films ?

Le cinéma libanais est en plein essor depuis 2010. D'un à trois longs métrages par an (entre fiction et documentaire) nous sommes passés à 20 et 30 films par an ces trois dernières années. Cela grâce à des cinéastes très actifs, de plus en plus de jeunes cinéastes qui émergent, des financements qui se sont démocratisés malgré la difficulté générale qui accompagne le financement des films, le métier de producteur (et non pas de financier) qui est apparu et un public qui a suivi cette évolution et qui commence à être demandeur de films locaux. La qualité des films y est aussi pour quelque chose dans la mesure où les films libanais sont aujourd'hui mieux développés, mieux structurés, avec des qualités artistiques nettement supérieures (par rapport à l'image, au son, aux décors et costumes...) ce qui évidemment permet un progrès remarquable.

Quels sont les problèmes qui entravent encore le développement du cinéma libanais ?

Le financement reste un problème majeur vu que le gouvernement n'accorde aucun soutien pour la production de films locaux. Le cinéma reste le fruit d'initiatives individuelles. Ce qui a changé c'est qu'il y a de plus en plus d'individus que le virus du cinéma a touchés et qui ont décidé de jouer le jeu. Ces individus ne sont pas que des réalisateurs. On retrouve aujourd'hui des producteurs, des techniciens spécialisés, des distributeurs, des directeurs de festivals, des fondateurs d'organisations privées qui soutiennent le cinéma. Nous vivons un moment très spécial dans l'histoire du cinéma libanais. Pour la première fois, on constate un vrai engouement, une certaine solidarité avec une mission claire : créer et soutenir des films indépendants. Quand le financement deviendra plus accessible, le combat sera moins difficile. Cela permettra non seulement de mieux préparer les films mais aussi d'améliorer la qualité des différents postes qui structurent un film. Aujourd'hui peu de gens arrivent à vivre uniquement du cinéma. Et ce sont ceux qui font ce métier sept jours sur sept qui sont les plus compétents. Si plus de personnes pratiquaient vraiment ce métier, la qualité des films ne ferait que progresser. L'autre obstacle majeur est la distribution des films. Le Liban est un petit marché et en plus de cela, les films ne sont regardés que par un faible pourcentage de la population. Il nous faudrait déjà lutter à l'intérieur du Liban pour élargir le cercle des gens que le cinéma intéresse. A l'international, nous souhaitons que nos films puissent rivaliser avec les films venant du monde entier. Aujourd'hui des milliers de films se font tous les ans. 200 à 300 films perceront le

marché mondial et se démarqueront du lot. Notre objectif, c'est que nos films ou alors des films libanais et arabes soient dans ces 200 à 300 films.

Quel rôle l'Etat, le CNC, les chaînes télévisuelles locales et étrangères, peuvent-ils jouer ?

C'est essentiellement l'Etat qui a un vrai rôle à jouer. Les autres institutions suivront alors automatiquement. Dans les pays où on a vu un vrai cinéma national prendre forme et devenir fort, l'Etat avait toujours été un maillon clé derrière de tels mouvements et succès. Ça a été le cas en Roumanie, en Corée du Sud, en Hongrie. Pour avoir une industrie permanente du cinéma, il faudrait que les lois du pays changent et accompagnent cette industrie. Sans cela, continuera une bataille individuelle qu'on gagnera certains jours mais qu'on perdra aussi à d'autres moments. La culture n'est pas une priorité pour le Liban. Et par la suite le cinéma est délaissé... L'Etat estime qu'il y a des batailles à mener de front beaucoup plus prioritaires : la sécurité, l'économie, le redressement des infrastructures défailtantes...etc. Et pourtant, l'histoire des civilisations a largement démontré que plus un peuple est cultivé, plus il est fort contre les adversités, plus il est ouvert d'esprit et mieux préparé à confronter le monde.

Comment se font la programmation et l'exploitation des films dans les deux salles du Métropolis ?

Métropolis est une salle d'art et essai, la seule au Liban qui défend le cinéma indépendant. Métropolis permet donc de présenter au public une programmation différente de celle des multiplexes, et par la suite de montrer des films du patrimoine du cinéma libanais, arabe et international au sein de rétrospectives, ou alors de montrer des films plus récents dans le cadre de festivals de films ou dans le cadre de sorties classiques. L'idée étant de montrer en salle certains films qui, autrement, ne seront pas projetés au Liban. Métropolis a pour but de donner une visibilité maximale au cinéma Libanais indépendant, en laissant les films d'auteurs libanais beaucoup plus longtemps en salle. Souvent, c'est la seule manière qui permet aux curieux de découvrir des auteurs indépendants qui défendent un cinéma différent du cinéma purement commercial.

Vous avez produit et distribué beaucoup de films de qualité dont *Tramontane* récemment. Comment procédez-vous ?

About Productions est une boîte de production unique au Liban dans le sens où elle ne produit que des projets indépendants nés de l'imagination de leurs auteurs. Nous ne faisons pas des films de commande et nous ne faisons pas de production exécutive. Nous sommes libres de nos choix et de nos décisions et nous faisons un métier porté par la passion. Je ne produis que des films que j'aime et en lesquels je crois. Après, comme tout projet, certains films sont beaux et réussis à la fin du processus, et j'en tire une immense fierté. D'autres sont moins aboutis et là, avec l'équipe, nous nous remettons en question pour tenter de comprendre nos erreurs et

mieux s'armer pour accompagner plus vigoureusement les projets futurs. A part ça, nous procédons de manière assez classique, à savoir nous choisissons un projet auquel nous croyons thématiquement et formellement. Il est très important pour nous que le film traite d'un sujet original par rapport au cinéma libanais et mondial et qu'on ne ressasse pas à l'infini les mêmes histoires. Aussi, il est primordial que les films soient portés par des réalisateurs inspirés et talentueux avec qui nous sommes sur la même longueur d'onde. L'absence de dialogue et un réalisateur qui nous traite juste comme des financiers, ne nous intéressent pas. Une fois un projet choisi, nous établissons un plan de travail avec le réalisateur pour que son scénario atteigne son vrai potentiel. Cette phase peut prendre plusieurs années. Une fois que nous avons un scénario satisfaisant, nous établissons un budget estimatif qui détermine le coût du film, et le financement est lancé. Nous partons à la recherche de partenaires qui peuvent nous aider à concrétiser le film. C'est une phase qui prend également beaucoup de temps (au minimum un an). Ensuite, il faut monter une équipe solide qui permettrait au film d'être artistiquement à la hauteur du scénario et de la vision du réalisateur. Arrive ensuite la post production, une phase complexe où le film prend forme et où une vraie réécriture a lieu. C'est une phase douloureuse pour les réalisateurs, et où la mission du producteur est de les rassurer, tout en gardant la bonne distance afin que le film aille dans la bonne direction. Une fois le film terminé, il faut mettre en place une stratégie pour le distribuer. Cela se fait en collaboration avec un vendeur international ou un distributeur local. En général, les films que nous produisons circulent surtout dans des festivals de films internationaux. S'ils ont du succès dans les festivals, s'ils gagnent des prix, cela augmente leurs chances d'être achetés par des distributeurs et d'être distribués dans un cadre plus large.

La plupart des films sont des coproductions libano-européennes (françaises, belges, suisses...). Les équipes techniques sont mixtes et les copies sont tirées à l'étranger.

C'était effectivement le cas pour beaucoup de films libanais mais aujourd'hui les choses ont changé. Cela dépend surtout des coproductions et des obligations de dépenses liées aux pays qui ont coproduit un film. Sans obligations de dépenses, et avec un budget réduit, il est envisageable aujourd'hui de faire un film de A à Z au Liban sans avoir recours à des techniciens ou des laboratoires étrangers. Une fois que le budget d'un film dépasse un certain seuil, compléter le financement, sans avoir recours à des coproductions européennes (ou autres) qui peuvent elles aussi avoir accès à d'autres fonds de soutien, devient plus difficile. D'ailleurs ces mêmes coproducteurs sont souvent un atout. Ils aident le film à exister sur le marché international. Leur rôle est important pour permettre au film d'être plus solide et d'avoir une plus grande visibilité.

Comment envisagez-vous l'avenir du cinéma libanais ? Quelles sont vos propositions pour aller de l'avant ?

Si le cinéma libanais continue encore dix ans dans la même lancée, j'entrevois un futur plus que prometteur. Le Liban recèle beaucoup d'histoires et beaucoup de talents. Les films que nous voyons aujourd'hui sont meilleurs que les films d'il y a 10 ou 20 ans. Il nous faudrait juste continuer dans la durée et sans interruption. Cela portera ses fruits et en vaudra la peine.

Nous travaillons en étroite collaboration avec la Fondation Liban Cinéma pour améliorer l'accès aux financements et faciliter les liens avec les coproductions internationales. Il faudrait aussi tenter de trouver des solutions pour que le cinéma libanais puisse être mieux distribué dans nos salles. Souvent les films Libanais indépendants ont du mal la première semaine au box-office et du coup, ils disparaissent des salles la semaine d'après. Il faudrait permettre à ces films de trouver leur public. Et plus le public sera au rendez-vous, mieux l'industrie se portera. Plus il y aura des tournages et plus il y aura des films de qualité. Il faudrait aussi continuer à améliorer les scénarios qui restent un des points faibles de notre cinéma et permettre à une nouvelle génération de cinéastes de raconter leurs propres histoires, et je suis très optimiste. Il y a actuellement une vague de jeunes cinéastes qui ont commencé à faire leurs films et qui vont dynamiser le cinéma d'auteur libanais et le prendre dans des directions diverses de forme et de fond. Ce souffle nouveau au cinéma Libanais a pour moi déjà commencé avec des films comme *Tramontane*, *One of These Days* de Nadim Tabet, la *Lebanon Factory* (quatre courts métrages réalisés chacun par un réalisateur libanais et un réalisateur étranger – les quatre courts ont fait l'ouverture de la Quinzaine des Réalisateurs au festival de Cannes 2017).

Y a-t-il un rôle particulier à la promotion et à la critique ?

La promotion et la distribution sont au cœur du système. Il faut savoir comment attirer le public libanais vers les salles et c'est encore plus délicat quand il s'agit de films indépendants. La plupart des succès populaires libanais sont des comédies avec des acteurs de télévision connus ou bien les films des deux réalisateurs très connus qui sont Nadine Labaki et Ziad Doueiri. Nous travaillons dans notre stratégie de distribution à pousser le public libanais à aller voir un cinéma différent et à créer du désir chez les spectateurs envers le cinéma libanais indépendant. La route est encore longue et nous avons du pain sur la planche. Nous ne maîtrisons pas encore les moyens de toucher l'audience que nous ciblons. Il y a aussi un vrai travail d'éducation à l'image et au cinéma à entreprendre au Liban en parallèle à la promotion classique des films. Cela n'est pas notre rôle en tant que producteurs, mais c'est un besoin qu'il faut combler et nous nous retrouvons souvent à lancer des initiatives qui dépassent le cadre de notre travail. Nous aimerions faire plus à ce niveau-là, mais nous sommes confiants qu'avec le temps, nous réussirons à transmettre notre amour du cinéma aux autres. La critique est un autre débat. Je ne crois pas aujourd'hui que les critiques libanais atteignent un large nombre de lecteurs et par

la suite, leur influence est limitée. La critique mondiale a beaucoup plus d'influence, même au Liban.

Beaucoup de films libanais ont été primés ou sélectionnés dans les grands festivals de cinéma (Cannes, Venise...). Le succès et la notoriété précèdent la sortie des films dans les salles libanaises.

Le cinéma Libanais existe de plus en plus à l'international. Il a une vraie place dans les festivals et de plus en plus une identité libanaise qui lui est propre. Hélas un succès en festivals et une très bonne notoriété à l'international n'aident pas nécessairement à une meilleure sortie dans les salles au Liban. Souvent les spectateurs ne vont pas voir les films, justement parce qu'ils ont été primés dans des festivals, car cela veut dire qu'ils sont difficiles et radicaux et qu'ils préfèrent éviter. Reste à ce que les cinéastes libanais prouvent aux spectateurs qu'une production indépendante n'est pas automatiquement synonyme d'un film conceptuel radical. Nous devons arriver à faire plus de films à la fois narratifs, accessibles et qui engagent émotionnellement les spectateurs, mais qui ont des qualités artistiques intrinsèques qui leur réservent leurs places dans les festivals et dans le marché du film mondial. C'est ce que Nadine Labaki et Ziad Doueiri ont réussi à faire. J'espère sincèrement que d'autres cinéastes suivront leur parcours. En produisant de tels films, les spectateurs viendront plus dans les salles. Le box-office permettra à l'économie du cinéma de se mettre en place. Plus de films seront faits et ils accrocheront encore plus de spectateurs. C'est un cercle vicieux pour le moment et j'espère qu'il se transformera en effet boule de neige.

Beyrouth monopolise l'ensemble des manifestations cinématographiques (festivals, semaines de films étrangers, rencontres avec des réalisateurs...). Y a-t-il une possibilité d'étendre ces manifestations en dehors de la capitale ?

La décentralisation du cinéma sur l'ensemble du pays ne peut qu'être bénéfique. Cela agrandira le cercle des gens qui vont au cinéma et qui voient des films. Il y a plusieurs initiatives qui se font et qui grandissent d'année en année, comme le Tripoli Film Festival et bientôt le festival de Jounieh. J'aimerais qu'il y en ait encore plus. Nous ressentons fortement l'envie que nos films soient plus montrés dans les différentes régions du Liban. Mais c'est un travail qui nécessite beaucoup d'efforts et de temps. Pour le moment, nous ne sommes pas prêts à le faire. Mais l'idée repose dans un coin de ma tête et un jour, je serai plus actif à ce niveau-là.

Quels sont vos futurs projets de films ?

2017 a été une grande année pour moi. Avec mon équipe, nous sommes surpris et incrédules face à tout ce que nous avons produit. Sous le label *About Productions*, nous avons achevé

plusieurs films dont la carrière a été lancée dans les festivals et dont nous suivons aujourd’hui la distribution. Le documentaire *Panoptic* de Rana Eid a fait sa première au festival de Locarno, un des festivals de films les plus reconnus du monde et le documentaire égyptien *Amal* de Mohamed Siam vient de faire l’ouverture du festival IDFA à Amsterdam, considéré comme le plus grand festival de documentaires au monde. Le premier film de Nadim Tabet, *One of These Days* a fait sa première mondiale à Rome et sortira dans les salles libanaises en 2018. Nous avons restauré *Ila Ayn* le premier film d’auteur libanais qui a permis à son réalisateur, Georges Nasser, de retourner à Cannes pour le 60^{ème} anniversaire de sa sortie. La version restaurée a été projetée dans la section Cannes Classics. Pour accompagner cette œuvre, nous avons produit un documentaire, *Un Certain Nasser* qui raconte l’histoire du cinéaste, et à travers elle, le combat du cinéma libanais pour exister. Les deux films ont été projetés au festival Lumière à Lyon et au festival Cinemed à Montpellier. La Lebanon Factory que j’ai évoqué antérieurement a été une aventure exceptionnelle qui a permis de faire découvrir quatre jeunes réalisateurs libanais, mais qui a aussi démontré la force du cinéma libanais d’aujourd’hui et la solidarité des gens qui y travaillent. En un mois, nous avons tourné, monté et finalisé entièrement au Liban et avec des techniciens et des laboratoires libanais quatre courts de haut niveau qui après Cannes, font aujourd’hui le tour du monde. Nous avons aussi tourné quatre films en 2017 et qui sont actuellement en post-production. Trois fictions : *Beirut Hold'em* de Michel Kammoun, *1982* de Qualid Mouannes et *All This Victory* de Ahmad Ghossein, et un docu-fiction, *Eye of The Architect* de Nadim Mishlawi. Parallèlement aux activités d’About Productions, j’ai lancé en 2016, Schortcut Films, une boîte qui coproduit des films internationaux. 2017 a également été une belle année pour Schortcut. J’ai coproduit le film sénégalais *Félicité* d’Alain Gomis qui a gagné l’ours d’argent à la Berlinale. J’ai également eu l’immense plaisir de voir des films que j’ai coproduits consacrés par l’industrie du cinéma mondiale, tels *Wajib* de la palestinienne Anne-Marie Jacir, le film tunisien, *La Belle et la meute* de Kaouther Ben Hania ou encore *Zama* de la grande réalisatrice argentine Lucrecia Martel.

Entretien réalisé par Joseph Korkmaz à Beyrouth, le 17 novembre 2017